

Pour nous résumer et conclure, après ce long parallèle de Rome et de Carthage, nous souscrivons au jugement porté par un Grec contemporain, à la fois clairvoyant et impartial. Au début de leurs guerres, les forces se balançaient entre les deux grandes républiques. Ajoutons, et rappelons surtout que si Carthage n'avait rien omis de ce que peuvent procurer l'intelligence et la richesse, en fait de moyens d'attaque et de défense, elle était restée impuissante à remplir l'énorme lacune d'une armée nationale, et à élever sur un pied solide l'édifice d'une Symmachie vraiment phénicienne. Rome ne pouvait être attaquée qu'en Italie : Carthage ne pouvait aussi l'être qu'en Afrique. Le fait est incontestable. Pour celle-ci, de plus, il était de même certain qu'elle ne saurait pas toujours éviter une telle attaque. La navigation était encore dans l'enfance : une flotte ne constituait pas chez les peuples une sorte de richesse héréditaire ; et il s'en pouvait construire en tout lieu où se trouvaient à la fois les bois, le fer et l'eau. Quelque puissante que fût une cité, elle n'avait pas les moyens, on le comprend, d'empêcher le débarquement, même d'un ennemi plus faible ; et l'Afrique en a fait maintes fois l'expérience. Agathocle ayant montré la route, on vit bientôt un général romain suivre ses traces. Un jour, la guerre commença en Italie, apportée par une armée d'invasion ; un autre jour, tirant vers sa fin, elle fut reportée en Libye, et se transforma aussitôt en un long siège. A dater de ce moment, à moins de hasards heureux, Carthage était condamnée à tomber, en dépit des plus héroïques, des plus opiniâtres efforts.

## CHAPITRE II

### GUERRE DE SICILE ENTRE ROME ET CARTHAGE.

Depuis plus d'un siècle la rivalité des Carthaginois et des Syracusains appelait sur la belle terre de Sicile les ravages de la guerre. Chacun des belligérants combattait et par les armes, et par la propagande politique. Carthage avait noué des intrigues avec l'opposition aristocratique et républicaine dans Syracuse ; les dynastes syracusains s'entendaient avec le parti national dans les villes grecques tributaires de Carthage. Chacun des adversaires avait son armée de mercenaires ; *Agathocle* et *Timoléon*, pour mener leurs guerres, louaient des soldats, aussi bien que les généraux phéniciens. Et comme des deux côtés on luttait par les mêmes moyens, des deux côtés aussi la lutte fut entachée de manquements à l'honneur et de perfidies sans exemple jusque-là dans l'histoire de l'Occident. A la paix de 440, Carthage s'était contentée du tiers de l'île à l'ouest d'*Himère* et d'*Héraclée Minoa* : elle avait formellement reconnu l'hégémonie de Syracuse sur toutes les cités de l'est. *Pyrrhus* chassé de Sicile et d'Italie (479), la plus grande moitié de l'île et l'importante place d'*Agrigente* étaient restées dans les mains

Affaires de Sicile.

314 av. J.-C.

275.

Les mercenaires  
campaniens.

des Carthaginois : les Syracusains ne possédaient plus que *Tauromenium* [*Taormine*] et la pointe du sud-est. Une bande de soudards étrangers s'était cantonnée dans Messine, la seconde ville de la côte orientale, et s'y maintenait indépendante à la fois de Syracuse et de Carthage. Ces aventuriers, maîtres de Messine, étaient originaires de la Campanie. Tombée en dissolution sous le coup de l'établissement violent des Sabelliens dans Capoue, la Campanie, aux iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles (II, p. 149), était devenue ce que devinrent plus tard l'*Étolie*, la *Crète* et la *Laconie*, la terre promise des recrutements mercenaires, s'offrant à la disposition des princes et des villes. La demi-civilisation que les Grecs y avaient créée, le luxe barbare de Capoue et des autres cités, l'impuissance politique à laquelle les avait condamnées la suprématie de Rome, sans leur imposer pourtant un régime sévère, et qui leur enlevât même leur liberté intérieure ; toutes ces causes réunies avaient poussé la jeunesse du pays au devant des racleurs accourus de toutes parts. Elle se vendait sans souci de son honneur et de sa conscience ; et, comme toujours il arrive en cas pareil, elle allait perdant le souvenir de la patrie, s'habituant à la violence, à la vie désordonnée du soldat de fortune, et n'ayant plus égard à la foi jurée, qu'elle rompait tous les jours. Comment les Campaniens qui se logèrent dans Messine se seraient-ils crus coupables ? S'emparer de la ville confiée à leur garde, n'était-ce point chose profitable, du moment qu'ils étaient assez forts pour s'y maintenir ? Ils n'y voyaient pas plus loin ! Est-ce que les Samnites n'avaient pas fait de même à Capoue ? Et les Lucaniens, avaient-ils usé de moyens meilleurs, quand ils s'étaient saisis d'une multitude de villes grecques ? Nul pays, autant que la Sicile, n'était propice à de telles entreprises : déjà, pendant la guerre du Péloponèse, des généraux campaniens avaient de même enlevé *Entella*

et *Ætna*. Donc, vers l'an 470, une troupe campanienne, jadis au service d'Agathocle, et qui depuis sa mort (465) cherchait aventure pour son propre compte, avait, comme on vient de le dire, occupé Messine, la seconde ville de la Sicile grecque, et le principal foyer de la faction anti-syracusaine, dans la partie du pays restée au pouvoir des Grecs. Tous les citoyens avaient été massacrés ou chassés ; les femmes, les enfants, les maisons, partagés entre les envahisseurs. Ainsi maîtres de la ville, les *Mamertins* ou *enfants de Mars* (ils se donnaient ce nom) ne tardèrent pas à fonder un troisième État dans l'île, et mettant à profit les troubles qui suivirent la mort d'Agathocle, ils soumièrent tout l'angle nord-est de l'île. Leur succès ne fut point vu d'un œil défavorable par les Carthaginois : au lieu d'avoir près d'eux une ville apparentée par la race, alliée ou sujette, les Syracusains allaient avoir affaire à un voisin redoutable. Aussi avec l'aide des Phéniciens, les Mamertins purent-ils résister à Pyrrhus ; et le roi parti, reconquérir aussitôt toute leur puissance un instant refoulée. Il siérait mal à l'historien d'atténuer en quoi que ce soit l'attentat odieux par où avait débuté leur établissement dans Messine : mais qu'on ne l'oublie pas non plus, le dieu de l'histoire n'est pas le dieu qui « venge le crime des pères sur les enfants, jusqu'à la quatrième génération ! » Condamnez ces hommes, rien de mieux, si vous êtes appelé à juger la faute du prochain ! Pour moi, je ne puis pas ne pas reconnaître qu'il y avait là peut-être le salut de la Sicile. Cette jeune et vigoureuse puissance qui se fondait par ses seules forces, qui déjà mettait huit mille hommes en campagne, ne pouvait-elle pas un jour relever le combat et tenir tête à tous les étrangers, alors qu'en dépit des guerres continuelles les Gréco-Siciliens allaient chaque jour désapprenant le métier des armes ?

Il n'en devait pas être ainsi. Un jeune capitaine syra-

284 av. J.-C.  
289.

Les Mamertins.

Hiéron  
de Syracuse.

273-274 av. J.-C.

Guerre entre  
Syracuse  
et les Mamertins.

270.

cusain, *Hiéron, fils de Hiéroclès*, tenant à la famille de Gélon par son origine, se rattachant à Pyrrhus par ses alliances, et par ses brillants faits d'armes à l'école de ce dernier, attirait alors les regards de ses concitoyens et ceux des soldats. Acclamé par ceux-ci, à ce moment en lutte avec la cité, il se met à leur tête (479-480). Bientôt la sagesse de ses mesures, la noblesse et la modération de son attitude lui gagnent le cœur des Syracusains, voués si souvent à l'ignoble despotisme des tyrans et des autres Gréco-Siciliotes. Il se débarrasse, à l'aide d'une perfidie il est vrai, des bandes indisciplinées de ses mercenaires; rétablit les milices citoyennes; et, simple général d'abord, puis roi bientôt, à la tête d'une armée nouvelle de troupes nationales et de soldats récemment engagés et plus maniables, il tente de relever l'empire grec de ses ruines. — On était en paix avec Carthage, qui avait aidé à chasser Pyrrhus. Les plus proches ennemis de Syracuse étaient ces Mamertins, les compatriotes des mercenaires abhorrés et détruits la veille, les meurtriers de leurs hôtes grecs, les envahisseurs du territoire de Syracuse, les oppresseurs ou les incendiaires d'une multitude de petites cités helléniques. Hiéron fait alliance avec les Romains, qui, à cette même heure, envoyaient leurs légions contre les Campaniens de Rhégium, alliés, de leur côté, compatriotes et complices des Mamertins (II, p. 228): puis il marche sur Messine. Il remporte une première et grande victoire: est proclamé roi des Siciliotes (484), et refoule les Mamertins dans leur ville, où durant quelques années il les tient rigoureusement assiégés. Ceux-ci, réduits à la dernière extrémité, se voient dans l'impossibilité de tenir plus longtemps. Se rendre à condition, ils n'y peuvent songer: la hache du bourreau a fait tomber à Rome déjà les têtes des Campaniens de Rhégium: le supplice les attendrait non moins sûrement à Syracuse. Une seule issue leur reste: ils se donneront

soit aux Romains, soit aux Carthaginois, trop heureux d'acheter ainsi, au prix de quelques scrupules oubliés bien vite, une position d'une aussi grande importance. Mais entre les Phéniciens et les maîtres de l'Italie, à qui valait-il mieux s'adresser? La question méritait considération. Après avoir hésité longtemps, la majorité des Campaniens-Mamertins se décida en faveur de Rome et voulut lui remettre immédiatement la clef des mers de Sicile.

Ce fut une heure solennelle et décisive dans l'histoire, que celle où les députés des Mamertins furent reçus dans le Sénat romain. Nul n'aurait su prévoir quels événements gigantesques allaient se dérouler au lendemain du passage de cet étroit bras de mer qui sépare l'Italie de la Sicile; mais il n'échappait point à la sagacité des *pères* du Sénat que quelle que fût la résolution qui serait prise, jamais ils n'avaient eu à en discuter ni une semblable, ni d'une telle gravité. Pour les esprits rigides et honnêtes, il pouvait sembler étrange qu'on pût hésiter un instant. Comment oser rompre avec Hiéron pour un semblable motif? On avait la veille infligé la plus exemplaire, la plus impitoyable des peines aux Campaniens de Rhégium; et voilà qu'on parlait d'entrer en alliance avec les bandits de Sicile, leurs égaux dans le crime! Par raison d'État, on allait leur faire grâce d'un supplice mérité: on se ferait leurs amis! Quel texte à déclamation qu'un pareil scandale! Amis et ennemis, la conscience de tous allait se soulever. A tout cela pourtant il y avait quelque chose à répondre, même pour ceux aux yeux desquels la morale est autre chose qu'un vain mot dans la politique pratique. Rome n'avait point à mettre des étrangers, criminels envers d'autres étrangers seulement, sur la même ligne que des citoyens romains, coupables d'infidélité au serment, au drapeau, et tout souillés du sang traîtreusement versé des alliés

Les Mamertins  
reçus  
dans la  
confédération  
Romano-Italique.

de Rome. Rome n'avait ni à juger les Mamertins, ni à venger les Siciliens de Messine. — S'il ne s'était agi que de la possession de cette place entre les Mamertins et Syracuse, sans nul doute elle eût pu laisser aller les choses. Elle voulait l'empire de l'Italie, comme Carthage voulait la possession de la Sicile : rien de plus, rien de moins ; et l'on peut douter qu'à cette heure l'une ou l'autre songeât à dépasser ses propres frontières. Il avait semblé utile à toutes deux qu'un État intermédiaire les séparât. Les Carthaginois l'eussent voulu, placé à Tarente : les Romains le désiraient à Syracuse et à Messine. Mais la chose devenant impossible, l'une et l'autre voulaient aussi, se fortifiant chacune aux dépens de sa rivale, absorber tout le territoire neutre. En Italie, Carthage avait tenté d'enlever Rhégium et Tarente, au moment où Rome mettait la main sur elles ; et le hasard seul avait fait échouer sa tentative. Rome à son tour, rencontrait l'occasion propice de rattacher Messine à la Symmachie latine : ne pas agir aussitôt, c'était condamner la ville sicilienne, hors d'état de défendre son indépendance, et hostile à Syracuse, à se jeter dans les bras des Africains. Fallait-il donc laisser échapper l'heure unique, et qui ne reviendrait plus, où l'on pouvait s'emparer de la tête de pont d'entre l'Italie et la Sicile, et s'en assurer à toujours le domaine, en y mettant bonne et solide garnison ? Était-il sage, renonçant à Messine, de renoncer aussi à la possession du dernier passage resté libre entre l'est et l'ouest, et de sacrifier ainsi les franchises commerciales de l'Italie ? D'un autre côté, quittant le terrain des sentiments moraux et de la justice politique, l'occupation de Messine prêtait matière à de très-sérieuses objections. On aurait la guerre avec Carthage, il n'en fallait pas douter ! Que si on ne reculait pas devant une telle perspective, Rome, après tout, n'ayant point à la redouter, encore convenait-il de

reconnaître qu'en franchissant la mer on se lançait dans une entreprise immense ; qu'on dépassait les limites italiennes et celles de la politique continentale de Rome. On abandonnait le système par lequel avait été fondée sa grandeur : on se lançait dans une voie nouvelle, dans une voie et dans un avenir inconnus ! L'heure était venue pour les hommes d'État de la république de couper court aux calculs trop prudents. La foi en leur propre étoile, la foi aux destinées de la patrie pouvait seule les guider. Devaient-ils saisir cette main tendue vers eux au travers des nuages de l'avenir ? Devaient-ils la suivre, et la suivre aveuglément ? — Longues et anxieuses furent les délibérations du Sénat sur la motion des consuls demandant à conduire les légions au secours des Mamertins. On ne put arriver à une décision, mais le peuple, à qui fut renvoyée l'affaire, avait le sentiment plus vif de la grandeur romaine édifiée par ses efforts. Comme aux Macédoniens la conquête de la Grèce, comme aux Prussiens celle de la Silésie au XVIII<sup>e</sup> siècle, la conquête de l'Italie ouvrait à Rome une nouvelle et toute autre carrière. Un vote de l'assemblée, favorable aux Mamertins, les plaça dans la clientèle de la république. Ils furent reçus dans la confédération italique au titre d'« Italiens transmaritimes », mais au même droit que les Italiens du continent<sup>1</sup> ; et les consuls, renouvelant leur motion dans les comices, le peuple ordonna qu'ils seraient secourus (489).

Restait à savoir comment l'intervention des Romains serait accueillie par les deux puissances siciliennes intéressées dans l'affaire, et, jusque-là, à l'état d'alliance avec eux, nominalement tout au moins. Quand Rome les

<sup>1</sup> Les Mamertins obtinrent tous les droits des Italiens ; ils furent astreints à fournir des vaisseaux de guerre (Cic. *in Verr.*, v, 19, 50). On voit par les médailles qui nous restent qu'ils n'eurent pas le droit de battre monnaie d'argent.

somma d'avoir à s'abstenir de toute hostilité contre ses nouveaux confédérés de Messine, Hiéron, assurément (de même que les Samnites et les Lucaniens l'avaient fait autrefois, après Capoue et Thurium occupées de semblable manière), Hiéron aurait eu juste motif de répondre par une déclaration de guerre. Mais faire la guerre tout seul aux Romains, c'eût été folie. Le roi était trop modéré, trop sage politique pour ne pas se soumettre à un mal nécessaire, si Carthage persistait dans sa neutralité. Or, cette neutralité ne sembla point au premier abord impossible. C'est à ce moment (489), que six ans après la tentative avortée de la flotte punique contre Tarente (II, p. 227), une ambassade partit de Rome, réclamant des explications à ce sujet. Le Sénat jugea utile de ressusciter un grief, vrai au fond, mais depuis longtemps oublié. Au milieu des préparatifs de la lutte, ce n'était point chose superflue que d'avoir tout prêt dans l'arsenal diplomatique de Rome l'appareil spécieux des *casus belli*; on se ménageait ainsi le rôle de la partie offensée, pour le moment où, selon l'usage constant de Rome, elle aurait à lancer son manifeste de guerre. En réalité, le juge impartial mettra sur la même ligne les entreprises sur Tarente et sur Messine : les vues, le point de droit sont les mêmes : l'issue seule fut autre. Quant à Carthage, elle ne voulait pas une rupture ouverte. Les envoyés de Rome rapportèrent le désaveu de l'amiral carthaginois, coupable de la voie de fait essayée sur Tarente : il leur avait été juré tous les faux serments, ordinaires en pareil cas. Carthage même s'abstint de toutes les récriminations dont elle eût eu pourtant sujet; elle se garda de dénoncer le cas de guerre dans l'invasion qui menaçait la Sicile. Au fond, elle savait à quoi s'en tenir : les affaires siciliennes étaient pour elle chose d'intérêt national, où nul étranger n'avait le droit de s'immiscer, et son parti était bien pris. Mais il n'était

265 av. J.-C.

pas dans les traditions de sa politique de procéder brusquement par la menace de ses armes. Pendant ce temps les préparatifs de l'expédition romaine de secours avaient été activement poussés : déjà la flotte, formée des contingents de Naples, de Tarente, de Vélie et de Locres; déjà l'avant-garde du corps d'armée de terre sous la conduite du tribun militaire *Gaius Claudius*, se tenaient réunis à Rhégium (printemps de 490). Tout à coup, un message inattendu leur est envoyé de Messine. Les Carthaginois y ont noué une intrigue avec la faction anti-romaine et ménagé la paix entre Hiéron et les Mamertins. Le siège est levé : le port est rempli des vaisseaux de Carthage, amenés par *Hannon* son amiral, et la citadelle a reçu garnison africaine. Influencé par les nouveaux venus, le peuple mamertin adresse les remerciements les plus reconnaissants au général de Rome, et lui fait savoir que le secours si rapidement envoyé n'est heureusement plus nécessaire. Mais le Romain en homme habile et audacieux qu'il est, n'en persista pas moins à mettre à la voile : sur quoi la flotte carthaginoise repoussa les vaisseaux de la république, et en captura même plusieurs. Puis Hannon, selon la lettre de ses instructions, et pour ne pas donner matière aux hostilités, renvoya ses prises à ses « bons amis » de l'autre côté du détroit. La comédie de Tarente allait-elle se jouer une fois encore, les Romains ayant aujourd'hui le moins bon rôle ? Claudius ne se décourage pas, et tente un second débarquement, qui, cette fois, réussit. Aussitôt il convoque les citoyens; et, sur son désir, l'amiral carthaginois se présente espérant toujours empêcher la rupture. Au milieu même de l'assemblée, les Romains s'assurent de sa personne, et bientôt une double lâcheté les aide à consommer leur œuvre. Hannon donne à ses soldats l'ordre de quitter la ville. Alors on vit la petite garnison, carthaginoise, privée de son chef, mais qui pouvait tenir

264 av. J.-C.

Les Carthaginois  
à Messine.Messine  
est occupée.

Guerre  
entre Rome  
d'une part,  
Carthage  
et Syracuse  
de l'autre.

dans la citadelle, s'empreser d'obéir à l'injonction du captif. Elle partit avec lui. Les Romains ont désormais pris pied dans l'île. A Carthage, les chefs de l'État s'indignèrent de tant de sottise ou de faiblesse, et faisant mettre à mort Hannon, ils déclarèrent aussitôt la guerre aux Romains. Avant tout, il importait de reprendre Messine. Une flotte puissante est envoyée sous la conduite d'un autre Hannon, fils d'Hannibal, qui bientôt se montre dans les eaux du détroit. Pendant qu'il le tient bloqué, une armée, jetée sur la côte, assiège la ville par le mur du nord. Hiéron, de son côté, pour attaquer Rome, n'avait attendu que la déclaration de guerre de Carthage. Il ramène aussitôt son armée dans les campements abandonnés seulement de la veille, et se charge de l'assaut contre le mur du sud. — Mais déjà le consul *Appius Claudius Caudex* était arrivé à Rhégium avec le gros de l'armée; durant une nuit obscure, et malgré la flotte carthaginoise, il franchit le détroit. L'audace et la fortune étaient du côté des Romains. Les alliés ne s'attendaient pas à l'attaque de toute l'armée Romaine : ils étaient divisés. Les légions sortant de la place les battirent l'un après l'autre, et le siège fut levé. Durant l'été, les Romains demeurèrent maîtres du pays, et tentèrent même d'enlever Syracuse; mais ils ne réussirent pas, et durent en outre se retirer avec perte de devant *Echella*<sup>1</sup>, qu'ils avaient investie sur la frontière des possessions syracusaines et carthaginoises. Ils reprirent donc le chemin de Messine, où ils laissèrent une forte garnison; puis rentrèrent en Italie. — La première campagne des Romains hors de la péninsule n'avait point répondu à l'attente publique, et le consul n'eut pas les honneurs du triom-

<sup>1</sup> [*Echella*, à l'ouest de Syracuse, dans l'intérieur, et sur la chaîne des monts *Hérécens*.]

phe; mais l'entrée des légions en Sicile n'en avait pas moins fait une impression profonde sur les Grecs de l'île. L'année suivante, les deux consuls débarquèrent sans obstacle à la tête d'une armée du double plus nombreuse. L'un d'eux, *Marcus Valerius Maximus*, surnommé depuis le *Messinien* (*Messala*), remporta une brillante victoire sur les Syracusains et les Carthaginois réunis; et comme après la bataille l'armée phénicienne n'osait plus tenir devant les Romains, *Alæsa*, *Centoripæ*<sup>1</sup>, et toutes les petites villes grecques tombèrent au pouvoir des Romains : Hiéron lui-même, désertant ses alliés de la veille, fit sa paix, et entra en amitié avec eux (491). En cela il se montra politique habile. Dès que Rome mettait sérieusement le pied en Sicile, il valait mieux passer dans son parti, pendant qu'il en était temps encore, sans avoir à payer la paix par de lourds sacrifices ou des abandons de territoire. Les cités intermédiaires, comme Syracuse et Messine, n'étaient point assez fortes pour suivre une ligne indépendante; et dès qu'il leur fallait choisir entre la suprématie de Rome ou celle de Carthage, elles ne pouvaient pas ne pas se ranger du côté de Rome. La République ne semblait point encore songer à la conquête de toute l'île : tout ce qu'elle voulait, c'était empêcher les Carthaginois de la conquérir. D'ailleurs, on redoutait par-dessus tout le régime tyrannique et le monopole de Carthage; et l'on espérait de sa rivale une protection moins pesante, avec la liberté du commerce. Aussi, à dater de là, Hiéron se montra-t-il le plus puissant, le plus constant et le plus estimé des alliés des Romains dans l'île.

Le but immédiat de l'entreprise sur Messine était atteint. Garanties par leur double alliance avec Messine

<sup>1</sup> [*Alæsa*, sur la côte nord, à moitié route entre *Messine* et *Panormus*. — *Centoripæ*, à l'est de Catane, et sur la route allant de cette ville à Agrigente.]

Hiéron fait la paix.

463 av. J.-C.

et Syracuse; fortement établis sur toute la côte orientale, les Romains pouvaient désormais librement descendre en Sicile. Ils y trouvaient sans peine à faire vivre les légions, chose auparavant des plus difficiles; et la guerre, qui d'abord avait semblé téméraire, n'avait plus rien de ses incalculables dangers du début. Elle ne nécessitait pas de plus grands efforts que la lutte avec le Samnium et l'Étrurie. Les deux légions, envoyées l'année suivante (492), se joignant aux Grecs-Siciliotes, suffirent pour refouler les Carthaginois dans leurs places fortes. Leur général, *Hannibal*, fils de *Giscon*, se jeta dans Agrigente avec le meilleur noyau de ses troupes, et voulut défendre jusqu'à la dernière extrémité cette ville, la plus importante des possessions de Carthage à l'intérieur. Les Romains, ne pouvant l'emporter d'assaut, l'enveloppèrent de leurs lignes et d'un double camp, et la bloquèrent. Les assiégés, au nombre de cinquante mille, furent bientôt réduits au plus absolu dénûment. Alors l'amiral carthaginois Hannon accourut, et débarquant à *Héraclée*, coupa à son tour les vivres aux assiégeants. Des deux côtés les souffrances étaient grandes : on se décida à la bataille pour échapper aux incertitudes et aux maux de la situation. La cavalerie numide y montra sa supériorité sur la cavalerie romaine ; l'infanterie des Romains s'y montra de même supérieure à l'infanterie phénicienne, et décida la victoire, mais non sans des pertes énormes. Malheureusement l'armée assiégée, profitant de la fatigue des vainqueurs, parvint à s'enfuir de la ville et à se réfugier sur la flotte. Les résultats de la journée n'en furent pas moins très-importants. Agrigente se rendit, mettant ainsi toute l'île dans la main de Rome, à l'exception des places maritimes, où *Hamilcar*, le successeur d'Hannon, se fortifia jusqu'aux dents, luttant, invincible, et contre la faim et contre les assauts de l'ennemi. — La guerre s'arrête

262 av. J.-C.

Prise d'Agrigente.

d'elle-même : toutefois, les sorties fréquentes des Carthaginois et leurs descentes sur les côtes siciliennes ne laissent pas d'être fatigantes et coûteuses aux Romains.

C'est maintenant, en réalité, que la république va connaître toutes les difficultés de la guerre où elle s'est lancée. On raconte que les envoyés de Carthage, avant les premières hostilités, avaient conseillé aux Romains de ne point en venir à une rupture, ajoutant que si Carthage le voulait, nul d'entre eux ne pourrait même « aller se laver les mains dans la mer ! » Le mot est-il vrai ? Je ne sais : dans tous les cas, la menace eût été sérieuse. Les flottes de Carthage étaient maîtresses des mers : non contentes de maintenir dans l'obéissance les villes de la côte sicilienne et de les approvisionner du nécessaire, elles faisaient mine d'opérer un débarquement en Italie, où déjà, en 492, une armée consulaire avait dû rester l'arme au bras. Sans tenter une invasion en grand, de petites bandes carthagoises avaient çà et là parcouru les côtes, descendant à terre, ravageant les possessions des alliés de la république, arrêtant, ce qui était bien pire, les relations commerciales entre eux et la métropole. Que ces attaques se prolongeassent, et bientôt Cæré, Ostie, Naples, Tarente, Syracuse se voyaient ruinées de fond en comble. Pendant ce temps, les contributions de guerre et les plus riches prises compensaient et au delà, pour les Carthaginois, la perte des tributs qu'ils prélevaient jadis sur la Sicile. Les Romains faisaient donc à leurs dépens l'expérience qu'avaient faite avant eux Denys, Agathocle et Pyrrhus : il était aussi facile de battre Carthage qu'il était difficile de venir à bout d'elle. Convaincus de la nécessité d'avoir une flotte, ils décident la construction de vingt *trirèmes* et de cent *quinquerèmes*. Mais que de difficultés, dès qu'on en venait à l'exécution ! Les rhéteurs ont dit depuis, dans leurs déclamations puériles, qu'alors les Romains

La guerre maritime commence.

262 av. J.-C.

Les Romains construisent une flotte.

touchèrent pour la première fois à une rame. Erreur ! la marine de commerce italienne était très-considérable, et il ne manquait pas de navires de guerre. Seulement ces navires n'étaient que des barques armées, que des trirèmes, construites selon l'ancien type ; et jamais on n'avait vu de cinq-ponts pareils à ceux de l'échantillon nouvellement adopté à Carthage, et qui, dans son système naval, constituaient à peu près exclusivement sa flotte de combat. Les Romains eurent à transformer aussi la leur, comme ferait aujourd'hui une puissance maritime, qui n'ayant que des bricks et des frégates, voudrait amener de grands vaisseaux en ligne. De même encore que de nos jours elle prendrait un vaisseau de l'ennemi pour modèle, de même les Romains enjoignirent à leurs constructeurs de copier une *pentère*<sup>1</sup> carthaginoise naufragée à la côte. Certes, s'ils l'eussent voulu, avec l'aide de Marseille et de Syracuse, ils eussent été plus tôt prêts. Mais les hommes d'État de Rome étaient trop sages pour confier à une flotte non italienne la défense de l'Italie. Par contre, ce fut à ses alliés italiens que Rome demanda et des officiers de marine, pris pour la plupart sur les navires de commerce, et des matelots, dont le nom (*socii navales*) dit assez la provenance, durant un temps, exclusive : plus tard même, des esclaves, fournis par l'État et les riches familles, ainsi que des citoyens pris parmi les plus pauvres, furent embarqués à bord. Si l'on tient compte et de l'état relativement peu avancé de la science des constructions maritimes, et de l'énergie des Romains, on comprendra comment en une seule année, la République, réalisant une entreprise où échouèrent de nos jours tous les efforts d'un Napoléon, parvint à se faire puissance maritime, de continentale qu'elle était, et à

<sup>1</sup> [Πεντήρης, *pentēris*, mot grec synonyme du latin *quinqueremis*.]

mettre en mer, dès l'ouverture de la campagne de 494, une flotte de guerre de cent vingt voiles. Les vaisseaux romains n'égalèrent la flotte carthaginoise ni par le nombre, ni par les qualités nautiques, et c'était là une grave infériorité, car alors les manœuvres constituaient le fond de la tactique maritime. Du haut du pont, sans doute, combattaient des soldats pesamment armés et des archers ; les machines de jet n'y manquaient pas non plus : mais la grande affaire dans tout combat maritime n'en consistait pas moins d'ordinaire à poursuivre, à atteindre l'ennemi : la lutte se décidait en se précipitant sur lui, la proue armée d'un lourd éperon en fer. Les navires viraient sur eux-mêmes, jusqu'à ce que l'un, devançant l'autre de vitesse, arrivât à l'enfoncer. Dans ce but, sur les deux cents hommes, équipage ordinaire de la trirème grecque, on ne comptait pas moins de cent soixante-dix rameurs pour dix soldats seulement, soit cinquante à soixante rameurs par pont. La quinquerème avait trois cents rameurs et un nombre proportionnel d'hommes de combat. — Les Romains, voulant parer aux défauts de leurs navires, moins bien pourvus d'officiers et de solides rameurs, moins bons manœuvriers, par conséquent, eurent l'heureuse pensée de donner à leurs soldats de marine un rôle plus important au moment de la lutte. Ils établirent sur l'avant de leurs vaisseaux un pont volant, s'abaissant en tous sens, à droite, à gauche ou par devant, garni d'un parapet à chacun de ses côtés, et donnant passage à deux hommes de front. Le navire ennemi laissait-il arriver sur la galère romaine, celle-ci se dérobaît ; mais au moment où l'on était côte à côte, elle abattait son pont sur lui et l'y attachait par un grappin de fer. Ainsi arrêté dans sa course, l'ennemi, envahi sur son bord par une nuée de soldats, était aussitôt enlevé comme dans un combat de terre. Inutile, dans ce système nouveau, de former une milice